

Les boeufs de paix

Douglas H. Johnson et la violence nuer (Soudan)*

Les Nuer ont un statut particulier en tant que sujet obsessif de l'anthropologie depuis la publication, en 1940, de la première des trois monographies qu'Evans-Pritchard leur a consacrées. Même pendant les périodes où l'accès au terrain est devenu impraticable pour des raisons de sécurité, ils n'ont jamais perdu leur actualité, ayant généré de successives discussions théoriques, centrées surtout sur la relecture des œuvres du doyen d'Oxford. Ce grand forum intellectuel, initié plus précisément en 1955 par Max Gluckman, a attiré de nombreux participants, tout au moins jusqu'aux années 1980. Et pour décrire cette littérature presque compulsive, on a créé l'expression « Nuer industry » (Arens 1983 : 3). Hélas, le débat anthropologique se déroulait à l'écart de la réalité simultanée de la guerre civile, alors que la combativité des Nuer, théorisée justement par Evans-Pritchard, demeurait l'un des thèmes de réflexion dominants, de pair avec le rôle politique des chefs à peau de léopard et des prophètes.

Dans l'actualité, et de façon quelque peu involontaire, l'Américain Douglas H. Johnson est le principal rénovateur de ces retours critiques sur les textes d'Evans-Pritchard, non plus d'un point de vue purement théorique, mais surtout historique, en articulation originale avec des recherches *in loco*. Il a réalisé un travail de terrain dans le sud du Soudan entre 1975 et 1976, trois ans après la fin de la première guerre civile, et entre 1981 et 1983, année où ses travaux ont été interrompus par la reprise du conflit¹. Nettement motivé par le désir de contribuer à une meilleure compréhension des

* Mes remerciements vont à Martine Gestin, pour la lecture critique du manuscrit et à Nicole Gérault, pour la révision du français.

1. Il a fait encore du terrain en 1990-1991. Il a participé à des actions humanitaires et aux négociations de paix entre 2003 et 2006 et demeure aujourd'hui une voix respectée, exerçant son influence sur la vie politique soudanaise en tant que conseiller. Mais on se doit d'évoquer ici le travail de terrain de Sharon Hutchinson, qui a affronté les adversités du pays nuer entre 1979 et 1983, avec des retours risqués pendant la deuxième guerre civile en 1991, 1992. Publié en 1996, son livre *Nuer Dilemmas* (HUTCHINSON 1996) est vite devenu un classique de l'anthropologie, tant il s'inscrit dans l'héritage de *The Nuer*. Le propos délibéré de l'auteur était justement de comprendre les transformations survenues dans la société nuer depuis le temps d'Evans-Pritchard.

racines de la guerre civile soudanaise, Johnson contextualise historiquement les nombreux conflits dans l'Upper Nile depuis la période turco-égyptienne. Il rend compte de la diversité des facteurs locaux en cause et des pressions externes, aussi bien arabes qu'européennes, tout en rejetant les idées classiques, recyclées à partir d'Evans-Pritchard, sur l'aspect structural de la violence chez les Nuer. Publié en 1994, *The Nuer Prophets* (Johnson 1994) est la principale illustration de cette approche résolument historiciste².

La dimension diachronique de la pensée de Johnson le met nécessairement en dialogue avec des auteurs antérieurs à Evans-Pritchard, non seulement parce qu'ils ont eu l'occasion d'enregistrer certaines occurrences considérées uniques, mais aussi parce qu'ils ont eux-mêmes participé à la trame historique. La célébrité anthropologique d'Evans-Pritchard cache le fait que de nombreuses personnalités ont décrit les Nuer avant lui, que ce soit des explorateurs et des voyageurs au XIX^e siècle, ou des administrateurs coloniaux et des missionnaires au XX^e. L'anthropologue anglais fut devancé par un siècle d'observateurs directs qui ont produit des livres, des articles et d'autres types de documents. Johnson n'a pas ménagé ses efforts pour retrouver et réexaminer cette littérature oubliée. Depuis ces trois dernières décennies, il se consacre à l'exhumation des figures secondaires qui ont nourri les archives nuer. Il faut dire que les mots d'introduction de la première monographie d'Evans-Pritchard (1940 : 1) présentaient précisément ce sujet :

« Entre 1840, quand Werne, Arnaud et Thibaut entreprirent leur voyage plein de surprises, et 1881, l'année où la révolte victorieuse du Mahdi Mohamed Ahmed ferma le Soudan à de nouvelles explorations, plusieurs voyageurs ont pénétré dans le territoire nuer par l'un ou l'autre des trois grands fleuves qui le traversent [...]. »

Evans-Pritchard mentionnait seize auteurs de la période turco-égyptienne, mais ignorait ou passait sous silence la toute première expédition dans le sud du Soudan, laquelle avait donné lieu au tout premier texte décrivant les Nuer. Il ne semble avoir connu que la seconde, celle à laquelle participa l'explorateur allemand Ferdinand Werne, dont l'ouvrage *Expedition zur Entdeckung der Quellen des Weissen Nil (1840-1841)* était évoqué dans *The Nuer*. Or une exploration inaugurale avait été menée un an auparavant, entre le 16 novembre 1839 et le 30 mars 1840. C'est le capitaine turco-égyptien (ou bimbachi) Selim Qapudan qui la dirigeait. « Tentée pour l'unique but des découvertes », elle avait été ordonnée par Méhémet Ali, le célèbre vice-roi d'Égypte qui favorisait l'entrée et la collaboration d'Européens au Soudan (Selim 1842 : 5). Le compte rendu de cette expédition fut consigné par le

2. À partir d'une thèse de doctorat soutenue en 1980 à l'Université de Californie, *The Nuer Prophets* (JOHNSON 1994). C'est l'œuvre centrale d'une vaste bibliographie sur les Nuer et l'Upper Nile, dont nous faisons une sélection. L'entreprise de Johnson est qualifiée d'anthropologie historique par certains, tandis que lui-même la fait relever de l'histoire.

bimbachi dans son journal de bord. Il fut ensuite traduit en français et publié en 1842 dans trois numéros du *Bulletin de la Société de Géographie de Paris*, sous le titre, « Premier voyage à la recherche des sources du Nil-Blanc, ordonné par Mohammed-Aly, vice-roi d'Égypte »³.

Cette publication a été redécouverte par Douglas H. Johnson entre ses deux premières missions sur le terrain. Dans un article publié en 1981, il a conféré un statut presque symbolique au récit du bimbachi Selim Qapudan. Celui-ci avait été le premier à faire référence au caractère agressif des Nuer, non pas parce qu'ils s'étaient approchés de sa flottille armée à la main, mais à cause d'un malentendu culturel. D'après l'interprétation de Johnson, c'était le début d'une longue généalogie de méprise sur la combativité de ce peuple — une généalogie dont Evans-Pritchard et les anthropologues modernes étaient les descendants à la fois inconscients et insoucians.

« Nous étions donc chez un nouveau peuple » : la voix oubliée de Georges Thibaut.

En réaction à l'apparition des voiliers du Nord, les Nuer d'un village riverain décidèrent de sacrifier un bœuf. Les Égyptiens, à leur tour, trouvèrent cela bizarre et demandèrent l'avis d'un Dinka arabisé qui faisait partie de l'équipage. Celui-ci leur dit que la mise à mort du bœuf représentait ce qui les attendait. Douglas Johnson résume les événements suivants de l'expédition de 1839-1840 du bimbachi Selim Qapudan et arrive à cette conclusion abrupte :

« Quand le Nuer revint plus tard avec du tabac et des chèvres, le soldat Dinka avertit ses supérieurs que les cadeaux étaient empoisonnés. Les soldats ouvrirent le feu, tuant un Nuer, blessant quelques autres et mettant en fuite le reste de la troupe. *Et voilà comment est née la réputation des Nuer de se montrer quasi-instantanément hostiles aux étrangers : par le récit des peurs ressenties au cours de l'expédition même* » (Johnson 1981 : 509)⁴.

En réalité, l'histoire est plus complexe que ce raccourci. Étant donné que le texte du bimbachi Selim est rare et que Douglas Johnson n'en cite aucun extrait, nous en présentons ici le passage intégral concernant la toute première rencontre avec les Nuer :

3. Les trois premières expéditions ont été dirigées par Selim Qapudan au service du vice-roi. À la première, en 1839, un Français l'accompagnait : Georges Thibaut. À la deuxième, en 1840, l'équipage embarquait Joseph Pons d'Arnaud, G. Thibaut et Louis Sabatier, tous trois invités par le vice-roi. À ce recrutement de collaborateurs français s'est rajouté l'Allemand Werne qui dut payer sa place. La troisième et dernière expédition du bimbachi Selim Qapudan eut lieu en 1841-1842 et concerna seulement Arnaud et Thibaut. Le bimbachi Selim et les quatre Européens furent donc des précurseurs de la recherche des sources du Nil. Parmi les seconds, outre le témoignage de Werne, c'est G. Thibaut qui a laissé le plus de traces, car son propre récit de la première expédition fut publié en 1856.

4. Nos italiques.

« À une mille et demi de la rive orientale du fleuve nous aperçûmes quelques cabanes ainsi que des hommes et des animaux.

Étant parvenus à l'extrémité du kourda et à la hauteur des cabanes, nous nous arrêtaâmes. Aussitôt dix individus sortirent des cabanes et vinrent droit à nous, menant un veau qu'ils tuèrent sur le rivage à coups de lance ; après cela ils s'enfuirent à toutes jambes. Ces démonstrations m'ayant suggéré quelques soupçons, je fis appeler le nommé Méhémed, un de nos soldats noirs du Dinnkhah, et je lui demandai ce qu'il pensait de l'action de ces gens ; il me répondit que leur intention était tout hostile et qu'ils désiraient nous montrer ainsi de quelle manière ils avaient le dessein de nous traiter.

À 8h, quarante individus ayant la chevelure longue et rouge, et ne ressemblant nullement à celle des autres noirs, les bras ornés de boucles en dent d'éléphant, en fer et en cuivre, et en forme de bracelet, les mains armées de lances et même de flèches, le corps bigarré comme celui des Schlouks et parlant un langage conforme à celui de Dinnkhah, vinrent jusqu'au rivage, accompagnés de quatre vaches que cependant ils laissèrent en arrière.

Ils nous échangèrent du dourah, du semsem contre de la verroterie, ce qui se fit à l'insu de leur cheikh, car nous ne fûmes pas longtemps à soupçonner que ce dernier s'en était formalisé, et surtout qu'il avait grondé ses subordonnés ; c'est pourquoi j'ordonnai au susdit Méhémed d'aller le quêrir. Cependant celui-ci ne vint point en personne, mais il nous envoya, par un autre, un chevreau et un peu de tabac en présent. Nous eûmes beau questionner ce dernier, nous ne pûmes rien savoir de lui, sinon que lui et les siens étaient des Nuvirs. (Ou Nouvirs ; on prononce aussi Nouveirs et Nouerrrs.)

Nous le congédiâmes en lui donnant quelque peu de verroterie, et en lui disant qu'il eût à amener son cheikh ; nous lui fîmes comprendre, à l'aide du soldat Méhémed, qu'il n'avait rien à craindre, après quoi nous le renvoyâmes accompagné de ce dernier. Cependant le cheikh ne voulut en aucune manière se rendre à nos instances amicales. Mais la sagesse divine voulut qu'un des leurs s'approchant du drogman Méhémed vint lui déclarer les projets perfides que ses compagnons nourrissaient à notre égard ; il lui révéla que la chèvre avait été empoisonnée, et que leur dessein était d'entretenir notre confiance pour ensuite en abuser plus sûrement, après quoi il s'enfuit.

Méhémed s'étant empressé de me raconter ces circonstances, j'ordonnai aussitôt que la chèvre fût examinée, et le gonflement de toutes les parties de son corps, ainsi que l'écume qui lui sortait de la bouche, nous furent des preuves irréfragables de la mauvaise foi de ces gens.

Je donnai l'ordre à quelques soldats de la 1^{re} dahabyéh de faire feu, ce qu'ils firent ; un individu qui se tenait auprès du cheikh tomba, plusieurs autres blessés se sauvèrent, abandonnant leurs flèches et leurs lances » (Selim 1842 : 81-82).

Le bimbachi Selim Qapudan ne fut pourtant pas le seul témoin de cet épisode. Il est intéressant de remarquer qu'il y avait un Français à bord : Georges Thibaut. Ce marchand aventurier partage avec le capitaine égyptien les lauriers d'avoir été le premier à décrire les Nuer, même si son récit n'a été publié que douze ans plus tard. C'est par les soins de cet autre voyageur français, le comte d'Escayrac de Lauture (1826-1868), auquel il avait confié le manuscrit en Afrique, que celui-ci fut publié : d'abord dans les *Nouvelles Annales des Voyages* et ensuite sous forme de livre. Personnage méconnu aujourd'hui, pour ne pas dire mystérieux, Thibaut habitait le Kordofan

depuis vingt-cinq ans. Il y assumait l'identité d'Ibrahim Effendi et les modes de vie arabes, à l'exception de la religion. Selon les dires de son noble compatriote, il était parfaitement accepté. « Plût à Dieu », disaient les Soudanais à propos de lui, « qu'il y eût beaucoup de musulmans qui valussent ce chrétien-là » (Escayrac de Lauture 1853 : 597). G. Thibaut, dont les dates de naissance et de mort n'ont pas été découvertes, avait déjà engagé des contacts commerciaux avec les Shillouk et les Dinka. Il connaissait les marchandises que ces peuples nilotiques appréciaient, notamment les bijoux de pacotille en verre. C'est pourquoi il fut intégré à l'équipage de la flottille de 1839 qui était chargée de verroteries et d'autres objets destinés à les séduire⁵.

La lecture de son *Journal de l'expédition à la recherche des sources du Nil* nous fait comprendre qu'il ne voyageait pas dans la même frégate que le bimbachi Selim, « l'embarcation du commandant étant plus haut » quand les Nuer se sont approchés du bord du fleuve (Thibaut 1856 : 45). Or, à ce moment-là, Thibaut était le mieux positionné pour observer l'accueil que leur réservaient les Nuer sur le rivage, car c'est son bateau qui était le plus proche du village natif. Grâce à cette configuration, sa description semble plus pertinente que celle du bimbachi. Il voyait parfaitement la scène et il faisait sa propre interprétation des événements, sans passer par l'interprète Dinka :

« Quelques-uns se dirigèrent vers nous, ils poussaient devant eux un jeune bœuf, tous étaient armés de lances, dont le fer large et poli brillait aux rayons de soleil [...]. Nous étions donc chez un nouveau peuple. [...] ces indigènes, dont l'un avait une grande chevelure, se mirent à chanter, danser, lever les mains au ciel, en nous parlant. Nous ne pouvions rien comprendre à leur langage. Enfin, voyant que personne des nôtres ne s'avavançait, le noir à chevelure perça le bœuf, les autres en firent autant. C'est sans doute leur manière de sacrifier ! Après quoi ils retournent tous au village » (*ibid.* : 45-46).

Quand les nouveaux-arrivés sont descendus à terre, les Nuer « voulurent prendre la fuite mais, rassurés par la vue des verroteries, ils se rapprochèrent et voulurent s'entendre par signes, ce qui fut difficile » (*ibid.* : 46). Thibaut s'est vite rendu compte que son interprète Shillouk lui était inutile. Suivant ce récit, l'épisode du chevreau et du tabac eut lieu deux heures plus tard, à un moment où le bimbachi Selim Qapudan s'était déjà approché de la scène. À partir de là, les versions de l'un et de l'autre coïncident assez. La comparaison critique de ces deux sources montre notamment que l'interprète Dinka est devenu un personnage-clé et que toutes les informations négatives sur les Nuer sortaient de sa bouche. Afin de récompenser le « cheik à la peau de tigre » qui lui avait offert des cadeaux, le bimbachi voulut l'inviter à bord et chargea le Dinka de cette mission. Or, celui-ci « se rendit aussitôt

5. Sur Thibaut, voir SANTI & HILL (1980 : 21, 35-36, 74) ; BROU (1988).

vers nous », écrivit Thibaut, « et dit au commandant et à Soliman Cachef de faire bien attention, de ne point toucher au chevreau ni au tabac, parce qu'il venait d'apprendre d'un des indigènes que le tout était empoisonné » (*ibid.* : 48).

Il est tout à fait compréhensible que le bimbachi ait voulu, dans son journal, donner l'impression qu'il ordonna l'examen de l'animal, alors que la violence contre les Nuer fut déclenchée, d'après Thibaut, par la colère soudaine du second de l'expédition, le cachef Soliman. Lorsqu'il entendit que leurs cadeaux étaient empoisonnés, il prit sa carabine sans hésitation et les soldats suivirent son exemple. « J'avais conseillé la patience, on préféra semer la terreur », voilà le commentaire critique de Thibaut, d'autant plus que l'expédition devait, selon les ordres directs du vice-roi, attirer la bienveillance des « sauvages ». Ce n'est peut-être pas un hasard si le comte d'Escayrac de Lauture a eu l'occasion de faire l'éloge de son compatriote exilé au cœur du Soudan, par sa capacité de « fraterniser avec les autres races », sans qu'« aucun préjugé ne l'aveugle » (Escayrac de Lauture 1853 : 347-351 ; Thibaut 1856 : 5). Tout en négligeant la spécificité du regard de Thibaut — l'auteur est cité dans les références bibliographiques sans aucun autre commentaire —, Douglas Johnson met en évidence la version du bimbachi Selim Qapudan, en vertu de cette composante cruciale : la méprise sur le sacrifice du bœuf. Une fois établie la valeur symbolique de ce petit trésor égyptien, le spécialiste des Nuer y attache les récits européens postérieurs.

« The Fighting Nuer » : un stéréotype tenace ?

Le titre même de son article, « The Fighting Nuer : Primary Sources and the Origins of a Stereotype » (Johnson 1981), annonce le fait qu'il met en échec l'idée fort enracinée selon laquelle les Nuer étaient le peuple le plus belliqueux du sud du Soudan, de farouches agresseurs non seulement contre leurs voisins, mais aussi contre les visiteurs. Bien que la plupart des descriptions du XIX^e siècle soulignent ce caractère violent, ce qui pourrait confirmer une continuité culturelle, Johnson attire l'attention sur le fait que l'observation des Nuer pendant la période de domination turco-égyptienne a coïncidé avec le trafic d'esclaves du sud vers le nord du Soudan. Evans-Pritchard minimisait l'impact de cette expérience dans la société nuer, en disant que les Arabes n'attaquaient que des villages riverains. D'aucuns n'ont pas hésité à mettre cette perspective sur le compte de « l'illusion fonctionnaliste », selon laquelle les Nuer auraient vécu dans une réalité précoloniale intouchée, avant l'arrivée des Britanniques. Quoi qu'il en soit, Douglas Johnson rappelle que les voyageurs remontaient toujours le Nil ou ses affluents par le chemin même de la traite. Par conséquent, ils prenaient contact avec les noyaux les plus traumatisés et les plus susceptibles de réactions offensives.

Sans oublier les sources arabes encore peu explorées, c'est à travers les récits européens du XIX^e siècle que nous connaissons les razzias esclavagistes, et notamment les déportations de Nuer vers Khartoum. Parmi les auteurs qui ont écrit sur ce sujet, Romolo Gessi (1831-1881) fait partie de l'histoire du Soudan en tant que paladin du combat contre l'esclavage. Dans son livre de mémoires, *Sette anni nel Sudan egiziano*, cet ex-soldat de Garibaldi se déclarait prêt à « présenter des preuves » de tout ce qu'il affirmait, au cas où quelqu'un douterait des exemples sanglants qu'il présentait. Bien qu'il décrive les Nuer comme une « tribu puissante » dans l'ensemble des peuples nilotiques, Gessi (1892 : 369) considérait que « leur seul désir était que leurs familles et leur bétail soient laissés tranquilles ». Douglas Johnson n'évoquait pas ce passage tellement utile pour sa thèse, mais il faisait appel à d'autres auteurs du XIX^e siècle qui avaient témoigné du basculement des Nuer dans la violence, en réaction aux esclavagistes venant du Nord. Traduit en Anglais en 1891 sous le titre *Ten Years in Equatoria and the Return with Emin Pasha*, le récit des aventures de Gaetano Casati (1838-1902) est l'une des principales sources citées. Ce militaire italien au service de l'administration turco-égyptienne affirmait que les Nuer « avaient été auparavant une nation pacifique et aimable », mais que « leurs sentiments s'étaient transformés en haine et en animosité en raison des razzias fréquentes que leur avaient infligées les commerçants d'esclaves de Khartoum » (Casati 1891, I : 38).

Il faut noter que ces affirmations ne contredisent que l'hostilité des Nuer à l'égard des étrangers lointains. En effet, le même Gaetano Casati transmettait une image sans ambiguïté des relations turbulentes entre Nuer et Dinka : « L'inimitié entre ces tribus est maintenue continuellement par la haine et par un esprit de vengeance, qui conduisent à des tentatives réciproques d'effusion de sang. C'est un combat crescendo et qui ne se termine jamais » (*ibid.* : 39). Douglas Johnson (1981 : 510) considère que cette affirmation de Casati et d'autres similaires, proférées par différents auteurs de la même époque, n'était qu'une « simplification qui exerça son attrait sur plusieurs générations d'administrateurs ». Un fait indéniable est que la littérature du XIX^e siècle et du début du XX^e atteste de façon récurrente que les Nuer avaient une réputation militaire singulière auprès des autres ethnies nilotiques. Un exemple ou deux suffiront : « Les Nuer [...] sont un peuple très belliqueux et redouté par tous leurs voisins, qu'ils ont souvent chassés de leurs villages d'origine » (von Heuglin 1869 : 105). « Ces Nouers sont un peuple dont les autres races ont grand peur » (D'Antonio 1859 : 23). Le témoignage de Filippo Terranuova D'Antonio, un chasseur d'éléphants sicilien, est particulièrement curieux car il a fait de l'« observation participante » en 1854. Autrement dit, il s'est mêlé à la « guerre » (*sic*) alors en cours entre les Nuer et les Dinka, ayant pris le parti de ces derniers :

« À peine mes Denka eurent-ils vu l'ennemi s'approcher, qu'ils s'enfuirent lâchement sans combattre, quoiqu'ils fussent égaux, et peut-être supérieurs en nombre

aux Nouers. Nous restâmes seuls exposés aux coups de l'ennemi ; et nous n'étions que neuf pour soutenir le choc des Nouers. [...] Ils nous laissèrent alors maîtres du champ de bataille, et se mirent à poursuivre les Denka, auxquels ils enlevèrent près de mille bœufs, des femmes et des enfants » (*ibid.* : 24-25).

Le mythe sur les origines de l'inimitié entre les Nuer et les Dinka, partagé d'ailleurs par les deux peuples, a été enregistré dans ses différentes versions par les Britanniques (Struve 1907 ; Jackson 1923 : 71). Et quand Johnson affirme que les Européens ont été influencés par des témoignages partiels, comme celui du Dinka de l'expédition du bimbachi Selim Qapudan, cela implique justement qu'une telle partialité avait sa raison d'être : « La plupart des Dinka qui intégraient à ce moment l'armée égyptienne venaient du Nord du Sobat, une région qui était alors assujettie aux raids des Nuer, aussi les voyaient-ils naturellement comme des ennemis » (Johnson 1981 : 509). On ne peut pas du tout savoir si ce *drogman* arabisé était au courant des événements récents dans son pays d'origine. Il nous paraît plus probable qu'il eût gardé le souvenir de raids plus anciens. Cette rancune envers les ennemis de son peuple, exerçant une influence malveillante sur les hommes du Nord qui l'avaient intégré dans leur troupe, accentue justement l'idée de l'enracinement culturel de ces sentiments conservés en dépit de la distance et pendant un laps de temps plus long que l'estimation de D. H. Johnson⁶. Son argument implique la reconnaissance du fait que les Nuer s'engageaient dans des conflits avec leurs voisins ; mais l'anthropologue-historien ne considère pas qu'il se soit agi d'une situation chronique. Bien qu'il admette des agressions ponctuelles tout au long du XIX^e siècle, il ne leur donne pas de signification militaire, au sens d'une vocation des Nuer pour le combat. Il faut dire que Johnson admet par moments des continuités culturelles importantes chez les Nuer, notamment pour certains traits dont la permanence est pratiquement irréfutable. Par exemple, à propos du sacrifice du bœuf lors de l'arrivée de la flottille du bimbachi Selim Qapudan en 1839, il suit Evans-Pritchard et reprend l'idée qu'il s'agissait d'« un geste typique des Nuer lorsqu'ils sont confrontés à quelque chose de nouveau et de surprenant » (Johnson 1981 : 509). En revanche, dès qu'il est question de thèmes militaires, la perspective historique prend le dessus au sens événementiel du terme. Chaque occurrence violente était justifiée par « une combinaison de facteurs », parmi lesquels ressortaient la pénurie de terres sèches durant les années pluvieuses où les pasteurs étaient particulièrement affectés par l'expansion des marécages. Johnson va jusqu'à dire que souvent les Nuer ne combattaient même pas et se contentaient d'occuper des territoires laissés derrière eux par les Dinka ou les Anuak. Le point de départ et le principal pilier de cette thèse, ce sont les témoins qu'il a lui-même entendus dans les années

6. L'influence des intermédiaires natifs dans la construction des regards européens en Afrique est mise en évidence dans un ouvrage collectif récent (LAURANCE ET AL. 2006).

1970 et 1980, dans le sud du Soudan. « Ce fut à cause des inondations », disait l'un de ces informateurs à propos de l'expansion territoriale de ses aïeux (Johnson 1994 : 48)⁷.

Quant à l'intégration d'un nombre fort élevé de Dinka dans la société nuér, phénomène qu'Evans-Pritchard a interprété comme une séquelle de violentes actions de conquête et de capture, l'auteur la voit tout autrement. Selon Johnson (1982a : 186), elle fournit une preuve que la cohabitation pacifique et les rapports d'hospitalité existaient bel et bien entre les deux peuples. On aurait négligé, en particulier, le rôle des mariages mixtes dans la stabilisation des rapports interethniques, notamment chez les tribus nuér orientales : « Le fils Nuér d'une mère Dinka aurait donc beaucoup d'aversion à participer ou à permettre un raid contre les frères de sa mère. » À partir de cette réinterprétation critique, Johnson construit sa thèse sur Evans-Pritchard. Il est à ses yeux le grand légataire du stéréotype guerrier des Nuér, non seulement parce qu'il aura été beaucoup plus influencé par les récits du XIX^e siècle qu'il n'était disposé à l'admettre, mais aussi parce qu'il a côtoyé les administrateurs coloniaux des premières décennies du XX^e. Durant la période du Condominium anglo-égyptien (à partir de 1898), l'image agressive des Nuér provenait surtout des témoignages viciés de leurs voisins dinka. D'après Johnson, les agents du colonialisme britannique ont été les continuateurs parfaits du stéréotype, d'autant plus qu'ils étaient d'une susceptibilité particulière quant aux enjeux militaires. Sans s'en rendre compte, Evans-Pritchard aurait intériorisé cet héritage. Entre ses mains de professionnel, « le vieux stéréotype du conquérant nuér agressif s'est transformé en un "fait ethnographique" fixe » (Johnson 1981 : 520). L'aspect belliqueux était dorénavant interprété comme une composante structurale de la société nuér, traversant tous les étages de l'organisation segmentaire, depuis les conflits internes jusqu'à la résistance au gouvernement.

Confirmant le tout, à l'exemple des administrateurs coloniaux, Evans-Pritchard soulignait le rôle novateur des prophètes en tant qu'agents de rassemblement contre les envahisseurs étrangers. Or, Johnson s'engage précisément à réfuter l'idée qu'ils étaient des instigateurs de violence et de potentiels meneurs de révolte. Selon sa lecture, bien qu'il y ait eu plusieurs prophètes impliqués dans des conflits de tous ordres, tant internes qu'externes, ce n'était pas exactement le cas des plus influents, notamment de Ngundeng, le premier d'entre eux. Il était, affirme Johnson, un homme de paix éloigné des gens du Nord, ayant même initié son activité avant l'arrivée des Britanniques. Ce n'est guère en réaction à ceux-ci, ni aux Arabes, mais pour des raisons internes de la société nuér, qu'il a essayé de diminuer les querelles ou vendettas entre des segments tribaux. Selon les témoignages rassemblés dans les années 1970 et 1980, Ngundeng en était arrivé au point de lutter contre

7. Pour une discussion des sources, voir JOHNSON (1992) et DALY (1995).

certaines habitudes culturelles qui induisaient les effusions de sang au quotidien, comme par exemple le fait de danser lance à la main. De même, il s'était employé à réduire les conflits avec les Dinka (dont les représentations religieuses l'ont influencé), mais seulement après une action punitive fulminante contre ces derniers, ce qui a d'ailleurs consolidé la réputation de son pouvoir divin. On voit déjà toute la complexité d'un tel pacifisme, dans ses rapports avec les différents niveaux de violence. Sur le plan extérieur, c'est-à-dire à l'égard des Britanniques, l'action de Ngundeng contredit bel et bien l'image agressive des Nuer. En revanche, sa tentative d'unification du peuple met justement en évidence les conflits internes et de voisinage. Pour le moment, contentons-nous de suivre la pensée de Douglas Johnson. D'après lui, les administrateurs coloniaux se sont adonnés aux préjugés et abordaient la question des prophètes sous l'emprise de la peur :

« [L'hostilité contre les prophètes] faisait partie d'une hostilité générale contre toute forme de religion prophétique, extatique ou millénariste. C'était craindre que la force émotionnelle hors contrôle ou le fanatisme et l'extase religieux puissent conduire à des fractures de la paix à titre personnel, ou à la révolte politique » (Johnson 1994 : 24).

Une telle interprétation devient plus délicate, hélas ! à propos du prophète Guek, le fils de Ngundeng que les Britanniques tuèrent sur le champ de bataille en 1929. Le protagoniste de cette confrontation fut l'administrateur colonial Percy Coriat, l'un des auteurs à la fois récupérés et contredits par D. H. Johnson.

Percy Coriat *versus* Evans-Pritchard

La publication de *Governing the Nuer : Documents in Nuer History and Ethnography* (Johnson & Coriat 1993) a été le point culminant d'une longue recherche menée par Douglas Johnson dans les archives coloniales britanniques et soudanaises. Il s'agit d'une compilation de textes de Percy Coriat (1898-1960), le premier District Commissioner à dialoguer couramment avec les Nuer dans leur langue. Quinze ans après la parution de ce livre, à part les comptes rendus, aucun anthropologue ou historien hormis Johnson lui-même ne lui a attribué d'importance. On peut même dire que l'enthousiasme de la communauté savante à l'égard de Percy Coriat a été mitigé et que son œuvre demeure toujours largement ignorée (Evans 1995 : 384-385). Or, loin d'être sans pertinence anthropologique, ses écrits renferment une vision singulière de la spécificité politique des Nuer et de leur histoire récente. Le contraste avec la pensée d'Evans-Pritchard est saisissant. Au reste, c'est dans des notes critiques adressées à celui-ci en 1931 — à propos du texte

embryonnaire de *The Nuer* — que l'administrateur colonial a le mieux exprimé ses arguments⁸.

Coriat n'était pas d'accord avec l'idée selon laquelle les Nuer n'avaient pas souffert de changements sociaux significatifs, provoqués par des facteurs externes tels que les razzias arabes. Contrairement à Evans-Pritchard, pour qui la géographie les avait gardés inaccessibles à des influences étrangères, il considérait dès lors que l'âge esclavagiste avait rendu les Nuer hostiles aux visiteurs. Il reprenait donc le point de vue de certains observateurs du XIX^e siècle — notamment celui de Gaetano Casati — qui avaient témoigné de ce changement d'attitude. En sa pensée affleurait le réalisme pragmatique du pouvoir colonial britannique. C'était comme si les Britanniques, appelés par les indigènes du même nom « Turuk » que leurs prédécesseurs, ne pouvaient pas manquer de remarquer l'origine récente de cette agressivité comme pour mieux s'en démarquer. Mais Percy Coriat allait plus loin puisqu'il affirmait que les Nuer, du fait des incursions arabes, avaient perdu beaucoup de leur ancienne culture et surtout de leur ancienne organisation sociale. Malgré les confrontations traditionnelles avec les peuples voisins, ou même en raison du statut militaire dominant qu'ils avaient dans la région, les Nuer, avant les incursions arabes, n'étaient pas du tout habitués à la situation d'être capturés. Les caractéristiques même des razzias esclavagistes du Nord laissaient deviner des changements soudains dans la population, avec des déplacements abrupts, des séparations et des mélanges d'unités sociales.

C'est dans un tel décor que Percy Coriat situait la « fracture des clans », c'est-à-dire un processus de redistribution des fragments dans les différentes tribus nuer (Coriat 1993 : 194). Il rejetait la lecture d'Evans-Pritchard selon laquelle la distinction entre les groupes de parenté et les sections tribales territoriales était une caractéristique de la structure sociale traditionnelle des Nuer. Au contraire, il considérait que cet état de choses était dû aux convulsions de l'histoire récente. Seul ce facteur pouvait expliquer la position prépondérante qu'occupaient certains clans par rapport à ceux qui s'étaient immiscés sur leur territoire. Notons bien que Percy Coriat reconnaissait le même cadre ethnographique qu'Evans-Pritchard, mais il ne pensait pas qu'il représentait le fonctionnement normal de l'organisation nuer. D'après lui, les tribus étaient devenues hybrides et affaiblies, ce qui expliquait également la décadence des mécanismes de réglage des conflits internes. Notamment les chefs à peau de léopard, les *kuaar muon* en nuer. Leur pouvoir n'était plus ce qu'il avait été. « Au fur et à mesure que le pouvoir des chefs héréditaires a diminué, la machinerie de résolution des querelles est devenue pratiquement inexistante » (*ibid.* : 195). Au temps où les segmentations tribale et clanique coïncidaient, les décisions des chefs étaient respectées, tandis

8. Le texte en question, qu'Evans-Pritchard a lu en 1931 devant la British Association for the Advancement of Science, a d'abord donné lieu à trois longs articles publiés dans les *Sudan Notes and Records* en 1933, 1934 et 1935.

qu'actuellement, elles se perdaient dans les mailles de l'hétérogénéité interne propre à chaque groupement territorial, sans que ses membres puissent éprouver de la même manière l'impératif d'obéissance. Et voilà comment on en était arrivé au point où les individus luttaien pour le pouvoir sans trop savoir ce que cela voulait dire : « Les *raiders* arabes ont cassé les clans et les sections, à tel point que les membres des tribus sont devenus des prédateurs incontrôlables et ont perdu le respect pour leurs chefs. C'est pour cela que les clans se sont désintégrés et que nous sommes confrontés à d'innombrables luttes fratricides qui empêchent l'avènement d'une administration pacifique » (*ibid.* : 194)⁹.

Il va sans dire que l'argumentation de Percy Coriat reposait sur une composante conjecturale assez forte. Bien que ses influences théoriques soient diffuses, ou tout au moins méconnues, il rejetait les vues d'Evans-Pritchard d'une façon qui symbolise en quelque sorte le choc entre le passé de l'anthropologie et le nouvel âge fonctionnaliste. Ce n'est pas un hasard si George W. Stocking Jr. (1994 : 722), dans son compte rendu de *Governing the Nuer*, a attiré l'attention sur l'importance de Percy Coriat du point de vue de l'histoire de l'anthropologie, tout en critiquant Douglas Johnson d'avoir passé sous silence ces parties de l'ouvrage. La fécondité de sa vision le place en dialogue intellectuel direct avec Evans-Pritchard (1934 : 45), lequel reconnaissait en Percy Coriat « un homme qui sait beaucoup plus sur les Nuer que moi-même ». Ils se sont croisés en 1930 et 1931. Alors que l'anthropologue débutait son travail de terrain, l'administrateur colonial touchait le terme d'une décennie chez les Nuer. Bien qu'Evans-Pritchard ait été appelé sur les lieux par le gouvernement de Khartoum en conséquence du casse-tête que les Nuer inspiraient aux Britanniques, il est fort douteux que Percy Coriat ait considéré cette intervention comme nécessaire. Personnellement engagé dans la résolution des problèmes, tout indiquait qu'il croyait à l'excellence et à la réussite des politiques en cours. Il savait que l'attribution de fonctions gouvernantes aux Nuer n'était pas de l'ethnographie, mais de l'ingénierie sociale. Il ne s'agissait même pas de « trouver les chefs » — selon la formule célèbre de l'*Indirect Rule*, appelée *Policy of Devolution* dans le jargon soudanais de l'époque — mais de les recréer.

9. C'est pour les mêmes raisons que la résolution de conflits entre différentes tribus nuer était affectée. Alors qu'Evans-Pritchard affirmait que la structure existante n'envisageait pas les *blood feuds* entre des tribus, CORIAT (1993 : 195) n'hésitait pas à dire que « dans le passé, les cas d'homicide entre des membres de tribus différentes étaient réglés par les chefs à peau de léopard de la même façon qu'entre des membres de différents segments tribaux ». Il s'agissait de la compensation en bétail pour meurtre, stipulée par le *kuaar muon*. Rappelons que l'inexistence d'une telle compensation entre tribus était le principal critère utilisé par Evans-Pritchard pour les identifier comme unités maximales de la structure sociale, ce qui était rejeté par Coriat. Tout comme les conflits entre tribus étaient résolus dans le passé, les possibilités d'alliance étaient aussi plus grandes. L'administrateur évoquait des cas où deux tribus ou plus s'alliaient en des actions communes offensives ou défensives. Ces occurrences avaient eu lieu, justement, dans la période d'apogée militaire des Nuer avant l'« intrusion » des Arabes.

Si cette société qui n'en avait plus était plongée dans les conflits internes, c'était précisément parce que ses structures politiques étaient dérangées. L'administration britannique se proposait de donner aux individus qui se battaient dans cette arène informe un encadrement organique et une stabilité institutionnelle. En reconnaissant les plus aptes à entrer dans le nouvel âge politique, la *Policy of Devolution* telle que Percy Coriat la concevait chez les Nuer gagnait un sens historique profond. C'était la dévolution de l'autorité à ceux qui l'avaient perdue : les *kuaar muon*.

Il n'était pas question de reconstituer ces pouvoirs exactement comme dans le passé, puisque Coriat (1993 : 198) croyait qu'ils avaient été jadis « autocratiques et semi-divins ». En tout cas, cette tentative visait à renforcer le champ d'action des chefs qui avaient été sélectionnés, avec pour effets escomptés une action positive sur la cohésion interne des segments tribaux respectifs. À partir des années 1920, la création de tribunaux indigènes, avec la nomination préférentielle des chefs à peau de léopard à leurs têtes, avait été l'étape la plus importante allant dans ce sens. Le *kuaar muon* devait par ailleurs s'entourer d'anciens au moment d'écouter les parties en conflit, ce qui était censé consolider sa représentativité. Evans-Pritchard a laissé comprendre très tôt qu'il considérait ce modèle comme une espèce d'aberration anthropologique. Les *kuaar muon* n'avaient jamais rien eu de comparable au pouvoir dont ils étaient en train d'être investis. Il s'agissait, selon lui, d'une fantaisie pseudo-historique de Coriat (Evans-Pritchard 1934 : 45). Celui-ci, à vrai dire, s'était rendu compte que les *kuaar muon* ne pouvaient être les seuls hommes investis d'autorité effective. Il pensait qu'il fallait maintenant élargir la recherche et envisager l'investiture de nouveaux chefs en accord avec la réalité présente. D'où l'importance donnée aux *curricula vitae* des individus les plus charismatiques de chaque segment. Dans un certain sens, cette quête était en accord avec la constatation faite par Evans-Pritchard (et pratiquement par tous les observateurs directs de la société nuér pendant la période du Condominium anglo-égyptien), selon laquelle il n'y avait pas d'autorité formellement instituée, mais seulement une influence acquise à titre personnel. Notons bien qu'il pouvait y avoir des *kuaar muon* dans cette situation, indépendamment donc du poids politique faible que leur conférait leur poste rituel.

Et pour qu'il n'y eût aucun doute quant à l'autorité des délibérations judiciaires, les nouveaux chefs étaient assistés par une police entièrement nuér. Armée de fusils d'un modèle désuet, cette police se distinguait de l'état de nudité habituel par un signe distinctif — les gendarmes natifs portaient un bracelet métallique. Cette invention britannique était la coqueluche de Coriat :

« Que ce soit à cause de l'uniforme ou de n'importe quelle autre attraction, cette force est devenue universellement populaire parmi les jeunes guerriers, lesquels y ont trouvé un nouveau moyen de canaliser leurs énergies. Le succès de la Police en tant qu'institution du Gouvernement a donné de l'élan aux tribunaux, qui sont

vite devenus le centre de la vie tribale. Les Nuer pouvaient passer des heures à discuter de la possession d'une vache ou des affaires tribales, et il y avait toujours une bonne audience d'assuré » (Coriat 1939 : 230).

Mais ce portrait « idyllique » allait être perturbé par les prophètes, en particulier par Guek au sein de la tribu Lou. Les écrits de Percy Coriat à ce sujet sont incontournables en tant que principale source historique sur le personnage et sur les occurrences tragiques dont il a été le protagoniste.

L'anthropologie et le pacifisme « posthume » du prophète

Alors qu'on croyait qu'il serait impossible d'accéder à d'autres informations que celles directement consignées par Coriat, la recherche de Douglas Johnson a bouleversé la problématique en donnant la voix aux Nuer, notamment aux anciens qui non seulement gardaient des souvenirs de ce temps éloigné, mais avaient eux-mêmes participé aux événements. *The Nuer Prophets* est un ouvrage qui compare constamment les versions britanniques de l'époque et les mémoires des survivants natifs. Ce programme est même annoncé en ces termes :

« [...] Si on doit retrouver la perception et la compréhension qu'ont les Nuer de leur propre passé, tout en dépassant les mythifications produites par de successives générations d'administrateurs coloniaux, il faut surtout que les témoignages des Nuer eux-mêmes soient rigoureusement rapportés. La mémoire des Nuer peut d'ailleurs être plus fiable que celle des administrateurs étrangers » (Johnson 1994 : 33).

Pour ce qui est du prophète Guek, il y a une corroboration surprenante entre les dires des Nuer et ce que Percy Coriat a écrit, mais quelques divergences subsistent. Les Britanniques avaient déjà essayé d'encadrer Guek en le postant dans le réseau des chefferies natives reconnues par l'administration. En vain, car il avait délégué sa charge à un frère incapable. Manifestement, le prophète était conscient de ses pouvoirs spéciaux et veillait à ce que son statut religieux fort supérieur à celui d'un *kuaar muon* ne soit pas compromis. Coriat a fait plusieurs descriptions des transes de Guek quand il était possédé par l'esprit Deng. Ce sont des témoignages dont la valeur anthropologique est durable, puisqu'ils sont uniques en leur temps. Voici l'un des passages en question :

« C'était pour lui une occurrence presque journalière que d'être "saisi par l'Esprit". À ce moment-là, il semblait être pris par quelque chose de très similaire à une attaque épileptique. Dans ces états, il tremblait tout en restant debout, agitait tous ses membres, écumait de la bouche et roulait des yeux injectés de sang » (Coriat 1939 : 227).

Quand il a hérité du problème, Percy Coriat l'a ressenti de façon aigüe, puisqu'il contrariait son désir d'imposer une certaine symétrie à la société

nuer. En effet, Guek se tenait à l'écart du nouvel ordre, son action débordait les segments tribaux et se heurtait donc à celle des représentants du gouvernement. Les gens cherchaient le prophète pour résoudre toutes sortes d'affaires. De surcroît, ce contre-pouvoir fort mobilisateur avait un arrière-fond mystique aux contours imprévisibles. La célèbre pyramide construite par Ngundeng en était bien le symbole. Son érection par une main-d'œuvre d'origine sociale très diverse et son pouvoir d'attraction comme lieu de pèlerinage étaient une véritable démonstration de puissance. Guek s'est décidé à faire augmenter cette immense montagne de terre. Puis il passait des heures à son sommet, fumant la pipe de son père ou poussant des cris jusqu'à l'épuisement. Se sentant menacé à son tour par la nouvelle structure politique imposée par les « Turuk », il s'est lancé dans une campagne morale contre elle. Le récit de Coriat en témoigne :

« Des rumeurs inquiétantes ont commencé à se répandre et à gagner du poids. Les Tribunaux étaient une ruse des "Turcs" pour détruire les coutumes tribales. La Police des Chefs allait être absorbée dans les rangs des soldats des "Turcs". Des histoires comme celle-ci étaient librement discutées. Au bout d'un mois, il y avait un changement perceptible. Les Chefs évitaient de comparaître, les policiers natifs s'absentaient quand leur présence était nécessaire, et toute une atmosphère de malaise a dominé jusqu'à la fin de la saison sèche. À ce moment-là, Guek a montré son doigt pour la première fois » (*ibid.* : 230-231).

Percy Coriat a convoqué tous les chefs lou pour essayer de les persuader des bienfaits de la construction d'une route, mais l'ambiance de la réunion était fort étrange, « très différente des concentrations animées si fréquentes chez les Nuer ». Tout d'un coup, une troupe d'une cinquantaine d'individus est apparue à l'horizon. Ils chantaient et Guek était à leur tête : « Personne n'a révélé la moindre surprise à son arrivée, et un mouvement ostentatoire sur les côtés afin de faire la haie a bien montré qu'on l'attendait. » Coriat (*ibid.* : 231) a consigné la tirade que le prophète a proféré contre lui à cette occasion : « Les Lou ne savent pas faire des routes. Appelle tes Dinka. La route est bonne pour des gens comme les Dinka. »

Malgré certaines disparités de détail dans la reconstitution de cet épisode, Douglas Johnson (1994 : 186) arrive à cette première conclusion pour ce qui est des témoignages nuer qu'il a recueillis sur le terrain cinq décennies plus tard :

« Les Lou reconnaissent que Guek a fait objection à la construction de la route et au recrutement de la police des chefs. Ils ne nient pas ses tentatives d'obstruction de l'une et de l'autre. Jusqu'à ce point, le témoignage moderne et les documents de l'époque sont d'accord. »

C'est après cette étape que l'on trouve la principale divergence entre les écrits de Coriat et les témoignages des années 1970 et 1980, notamment en ce qui concerne les intentions belliqueuses de Guek. Voulait-il ou non faire la guerre ? Les anciens affirment que le prophète a été trahi par des

éléments qui ont transmis aux Britanniques cette fausse impression. Coriat lui-même a fait part d'une longue histoire que deux jeunes policiers nuer lui avaient racontée, selon laquelle Guek prétendait faire la guerre à partir d'une prophétie de victoire. Au jour où la route toucherait la frontière nuer, une plante naîtrait au sommet de la pyramide, et quand elle aurait la hauteur d'un homme, les Nuer « expulseraient les "Turcs" pour toujours » (Coriat 1939 : 232). Un autre informateur a rajouté plus tard que, selon le prophète, les balles des fusils du gouvernement seraient comme de l'eau et tomberaient par terre comme des gouttes. D'après Johnson, on est entré dans une spirale de rumeurs et de spéculations dans les deux sens. Guek a été poussé malgré lui à assumer le rôle de dirigeant militaire, disent les témoins. Il y a en effet des reconstitutions tardives des paroles d'apaisement qu'il a prononcées pour essayer de calmer les esprits les plus exaltés : « Ces types-là sont différents et nous ne devons pas entrer en collision avec eux » (Johnson 1994 : 187). Deng Bor Ngundeng, neveu de Guek interviewé par Johnson, affirme que les hommes de la même classe d'âge que celle de son oncle étaient ceux qui l'incitaient le plus à affronter le « *linglith* » (« anglais »), c'est-à-dire, Percy Coriat : « Pourquoi nous ne luttons pas contre lui ? Ngundeng était capable de tuer avec son bâton. Nous allons les tuer, comme nous avons tué les Dinka »¹⁰. Mais Guek aurait répondu : « La divinité ne m'a pas montré ce chemin » (*ibid.* : 190).

Du côté britannique, on parlait du battement des tambours de guerre, des bœufs sacrifiés par centaines, des marches et des concentrations guerrières autour de la pyramide afin d'attendre les ordres de Guek. Coriat a essayé de voir de ses propres yeux ce qui se passait, puisque « dans ces occasions il est difficile de séparer le bon grain de l'ivraie ». Il a fait une incursion rapide sur le terrain, escorté par une brigade de police à cheval, et il est arrivé à la conclusion que « le problème était réel » (Coriat 1939 : 233). Il préconisait une intervention sur mesure avec des unités légères, mais les autorités de Khartoum ont décidé d'entreprendre une action punitive sur une échelle plus large. L'entreprise s'est avérée un *fiasco* militaire du fait que les guerriers nuer ne se sont pas présentés sur le champ de bataille. Les troupes du gouvernement ont avancé en territoire lou avec lenteur, mais ils n'ont guère trouvé que des vieillards, des femmes et des enfants. La Royal Air Force a échoué le lancement de bombes incendiaires autour de la pyramide, mais le survol des avions a probablement impressionné les natifs, sachant la signification religieuse profonde qu'ils donnaient aux créatures du ciel. À la suite de cet épisode, et pour mettre à profit le dispositif militaire britannique sur le terrain, trente-quatre chefs ont été convoqués à l'explosion de la pyramide de Ngundeng. Si Percy Coriat en a fait la description, cet événement-clé de l'histoire des Nuer attend encore aujourd'hui une

10. JOHNSON (1994 : 190) s'empresse d'atténuer la portée de cette évocation des prouesses militaires de Ngundeng, en soulignant que normalement le prophète « évitait les combats ».

interprétation anthropologique des significations qu'il renferme, sûrement dans le sens de la mort symbolique du prophète ou tout au moins de l'ébranlement de son monde. L'explosion de la pyramide fut moins grandiose et moins bruyante que les Anglais ne l'avaient imaginée, mais le dilemme des chefs indigènes, déchirés entre deux pouvoirs et deux fidélités, ne pouvait que s'accroître après cette affaire rondement menée.

De toute façon, les Britanniques n'étaient pas contents du résultat. Selon Percy Coriat (*ibid.* : 234), « il était évident qu'il ne pouvait pas y avoir d'administration pacifique dans le pays Nuer tant que Guek resterait en liberté »¹¹. La solution qu'il envisagea alors allait tout à fait dans le sens de sa pensée sociologique. Au lieu d'une punition indifférenciée à travers des actions militaires d'envergure, on devait donner aux Nuer l'opportunité de faire le choix entre le désordre tribal de Guek et le nouvel ordre britannique. Au fond, les mauvais éléments étaient ceux qui ne respecteraient point la segmentation rêvée par l'administrateur colonial. À la base, le « Nuer Settlement » consistait à faire un tri entre les partisans des chefs officiels et les autres. On a présenté un délai, le 1^{er} février 1929, pour que tous ceux qui acceptaient la paix se déplacent provisoirement vers certaines parties du territoire « où il y avait de vastes pâturages et de l'eau pour le bétail » (*ibid.* : 235). Ces zones contrôlées et inspirées par le rythme semi-nomade étaient le *Settlement* à proprement parler. Ceux qui demeuraient en dehors étaient les auto-exclus qui se rendaient ainsi passibles d'emprisonnement. Le gouvernement se proposait cette fois-ci de les affronter avec des unités légères.

Un vaste mouvement humain eut lieu, mais Guek et ses prosélytes restèrent hors du *Settlement*. Nous nous approchons du climax de l'histoire et de la confrontation entre les versions de Percy Coriat et celle des Nuer. Bien entendu, du point de vue militaire, il n'y a rien à ajouter au témoignage de l'administrateur. Il décrivait la marche nocturne en direction de la pyramide, puis la première vision, à l'aube, des guerriers qui s'y concentraient la lance à la main, poussant des cris de guerre au son des tambours. Les troupes du gouvernement se sont avancées en formation de carré jusqu'à 250 yards de distance. Deux coups de semonce tirés « au-dessus des têtes de la masse » ont produit l'effet désiré :

« Deux longues rangées d'hommes ont couru dans la direction de chaque flanc dans une tentative d'encercler les troupes, tandis que le corps central des Nuer avançait plus lentement, chantant de façon criarde et menant en tête un bœuf solitaire. L'ordre de feu a été donné. Les hommes de l'avant-garde et le bœuf se sont avancés de près de 120 yards du carré avant de tomber à terre. En quelques minutes, la masse complète des Nuer fuyait dans toutes les directions » (*ibid.* : 237).

11. Exactement durant cette période, des troubles avaient éclaté chez la tribu des Gawaar. Les Anglais en tenaient grief à Dual Diu, un prophète gawaar que les Britanniques soupçonnaient d'être en relation avec Guek. Pour ce développement de la question, voir JOHNSON (1994).

Le corps de Guek a été retrouvé à côté du bœuf blanc, mort lui aussi. Et c'est justement à propos de cet animal, dont Percy Coriat a si peu parlé, que les témoignages nuer recueillis par Johnson apportent une grande nouveauté. Deng Bor Ngundeng, le neveu du prophète, commence par dire que Guek avait fait appel aux guerriers pour qu'ils ne combattent pas contre les « Turuk » et pour qu'ils quittent le lieu, mais ils s'y sont tous refusé. Il affirme ensuite que les Britanniques, voyant Guek avancer avec un bœuf, ont compris qu'il voulait la réconciliation. Or, à ce moment-là, ils ont été influencés par les soldats noirs sous leur commandement. Avec malveillance, ces ennemis des Nuer sont allés dire aux officiers anglais que Guek voulait les tuer et que l'animal n'était pas un signe de paix, mais de guerre :

« Les Turuk ont dit que Guek allait se réconcilier avec eux. Mais les hommes noirs qui étaient à côté des Turuk ont dit que Guek allait les tuer comme le bœuf, ainsi qu'il le faisait d'habitude. Guek a essayé de donner un coup de lance au bœuf, mais l'animal s'est détourné. Il a essayé à nouveau, mais le bœuf s'est détourné. Il a essayé encore et le bœuf a fait la même chose. Et alors il a commencé à pleurer et les Turuk lui ont tiré dessus et ils ont tiré sur le bœuf aussi. Quand nous avons vu que Guek avait été tué, nous avons pris la fuite » (cité dans Johnson 1994 : 199).

À quatre-vingt-dix ans de distance, c'était comme une répétition du dessein du bimbachi Selim Qapudan, qui avait lui aussi été mené à croire, par l'influence d'un soldat dinka, que le sacrifice innocent d'un bœuf cachait de mauvaises intentions. Cette comparaison que nous faisons d'emblée entre le bœuf de 1839 et celui de 1929 suscite pourtant quelques précisions. Les termes de la comparaison sont deux situations d'influence néfaste, la première selon Douglas Johnson et la seconde d'après ses informateurs. On sait déjà que les thèses de l'auteur suivent de près la perception des vieillards nuer sur leur propre passé. Il s'en fait d'ailleurs un point d'honneur, comme nous l'avons remarqué, sans pour autant compromettre la critique historique des sources. En ce qui concerne l'épisode de 1839, il ne fait aucun doute que l'interprète dinka a délibérément distordu la signification du geste des Nuer et influencé le regard des hommes du Nord. Le contraste entre le récit du bimbachi Selim Qapudan et celui de Thibaut nous a permis justement de confirmer — mais aussi de réinterpréter — la disposition négative de ce *drogman* à l'égard des Nuer. Doit-on croire, en revanche, aux fondements historiques du témoignage de Deng Bor Ngundeng ? Ce serait là le point culminant de la thèse du pacifisme du prophète. Guek aurait effectivement fait une dernière tentative pour contredire la motivation guerrière de ses fidèles et pour éviter la confrontation avec les Anglais.

À travers la lecture des textes de Percy Coriat, il s'avère fort douteux que, le jour de la bataille de la pyramide, les militaires britanniques aient été influencés par leurs subordonnés indigènes. Une telle accusation, en désaccord total avec le récit de l'administrateur colonial, est plutôt le fruit d'une projection idéologique, plus ou moins tardive, de la part des Nuer impliqués de façon directe ou indirecte dans les événements. La défaite de

Guek a donc fait l'objet d'une relecture, en rapport avec le processus postérieur d'acceptation de la domination britannique. Tout compte fait, Douglas Johnson lui-même est forcé d'emprunter ce chemin — pourtant opposé à ses propres thèses — et ne donne pas beaucoup de crédit à la soi-disant trêve de Guek. Bien qu'il mentionne un total de sept témoins selon lesquels la tentative de sacrifice du bœuf était une offre de paix qui a été mal interprétée, il considère improbable que ce soit le cas et affirme au contraire que Guek a fini par chercher le succès militaire vers lequel on l'avait poussé malgré lui. Or, indépendamment des intentions initiales du prophète et de l'existence ou non d'une prophétie de victoire, il nous paraît indéniable qu'il a été le polarisateur *de facto* de la rébellion, voulue tout au moins par ses partisans, et dont l'échec militaire et symbolique a eu des répercussions sur l'ensemble des tribus et s'est avéré décisif pour la soumission finale des Nuer. Bien que les convulsions du « Nuer Settlement » soient la véritable explication de l'arrivée d'Evans-Pritchard l'année suivante (Johnson 1982b : 232), le fait est que la politique d'*Indirect Rule* initiée dans la génération de Percy Coriat a été perfectionnée par la suite. La répression des prophètes, et en particulier de Guek, a conduit à une consolidation effective du réseau de tribunaux indigènes et de chefs intégrés dans l'administration¹².



D'après Douglas Johnson, les observateurs directs des Nuer pendant les périodes turco-égyptienne et anglo-égyptienne les ont étiquetés, à la va-vite, comme guerriers par excellence dans le contexte nilotique, négligeant la complexité historique de leurs rapports intérieurs et extérieurs. Il y aurait là une sorte d'amalgame des trois niveaux de violence repérables chez ce peuple, c'est-à-dire les conflits internes, les raids contre les voisins et enfin la résistance aux « Turuk », laquelle aurait été confondue avec l'action des prophètes. Néanmoins, nous ne trouvons aucun récit qui parle des Nuer comme des machines de guerre. L'accumulation ethnographique en question met en relief les inimitiés locales persistantes et surtout une aptitude spéciale

12. Les idées principales de D. H. Johnson ont été critiquées par Terence EVENS dans son compte rendu de *The Nuer Prophets* (1995) : « Malgré la recherche impeccable qui se trouve derrière, la thèse centrale de Johnson est poussée trop loin [...]. Ce qui ne peut pas échapper au lecteur, page après page de description serrée, c'est que les Nuer — y compris les prophètes — étaient de très sérieux guerriers non seulement par la force des circonstances, mais par une emphase et une disposition culturelles. De surcroît, les craintes des administrateurs britanniques à l'égard des prophètes étaient visiblement justifiées. » Un autre vétéran du dossier nuer, Thomas O. BEIDELMAN (1995 : 695), s'est également manifesté : « [...] Johnson reproche occasionnellement aux anthropologues de distordre ou de simplifier les institutions Nuer, mais son propre travail manque d'analyse sociologique ou anthropologique. »

au combat. Pour la plupart des observateurs, si les Nuer étaient un peuple guerrier, c'est d'abord parce qu'ils en avaient la capacité et le savoir-faire, possédant un dispositif militaire indépendant des Arabes.

Un tel dispositif, approprié pour le contexte nilotique tout court, était insuffisant pour répondre aux razzias esclavagistes du Nord contre les villages riverains. Ce furent pourtant les Nuer, et non les Dinka ou autres, le dernier peuple africain d'importance à être soumis par la force à la domination britannique, qui concernait la totalité de leur vaste pays et non seulement les bords du Nil Blanc et de ses affluents. La minimisation des bases culturelles de cette prouesse historique peut être injuste pour les Nuer eux-mêmes. Johnson considère implicitement que les Britanniques ont commis une grosse erreur d'évaluation stratégique, comme si les Nuer ne justifiaient pas, du point de vue militaire, une offensive aussi radicale que celle qui a conduit à l'intervention de l'armée et de la Royal Air Force, à l'explosion de la pyramide et au « Nuer Settlement ». Les mesures répressives ont été brutales, mais cela ne veut pas dire qu'elles manquaient de fondement empirique. Nous n'avons pas forcément à l'esprit les intentions de guerre du prophète Guek, mais plutôt l'élan combatif des hommes qui l'ont érigé en *leader* de la résistance armée — comme le dit Johnson — et qui finalement sont restés hors du *Settlement*. Le fait qu'il y ait eu une spirale de rumeurs alarmistes dans les deux sens n'atténue aucunement les conséquences effectives de cette ambiance explosive.

Enfin, Douglas Johnson minimise l'importance des prophètes en tant que meneurs de révolte, pour souligner davantage leurs tendances pacifistes. On peut bel et bien admettre le pacifisme des prophètes, y compris de Guek, mais il paraît évident, du même coup, que leur pacifisme émergeait toujours en opposition à des tendances combatives pré-existantes ou alors il était imbriqué dans l'idéologie guerrière et en particulier anti-Dinka. En un mot, la thèse du pacifisme semble confirmer elle-même la violence comme donnée culturelle. Et pour ce qui est du rôle de Guek dans l'obstruction du projet britannique, sa mort a eu pour conséquence indéniable l'assujettissement définitif des Nuer au pouvoir colonial.

Il nous semble important de ne pas supprimer le statut guerrier des Nuer dans le débat anthropologique et historique, concernant la période entre 1839 et 1929. Au lieu de considérer, comme D. H. Johnson, que le stéréotype des Nuer a été forgé par le bimbachi Selim Qapudan, nous mettons en doute l'existence même du stéréotype en tant que tel. Le récit alternatif de G. Thibaut peut même nous conduire à une interprétation autre de la valeur symbolique du voyage inaugural. En dégageant le sens inoffensif du sacrifice nuer de 1839, la vision contrastée de l'aventurier français fait ressortir, par sa propre sérénité, les motivations négatives de l'interprète dinka. Ces sources historiques rares ont donc inauguré l'accumulation ethnographique des périodes turco-égyptienne et anglo-égyptienne à propos des inimitiés interethniques dans le sud du Soudan et peuvent être plus pertinentes pour

ce thème délicat que pour la question des origines lointaines d'un stéréotype colonial. Ne peut-on soupçonner que, par moments, Johnson construit le passé des Nuer avec des motivations humanitaires, en rapport avec les conséquences tragiques des conflits interethniques de l'actualité ?

Universidade Nova, Lisbonne.

BIBLIOGRAPHIE

ARENS, W.

1983 « Evans-Pritchard and the Prophets : Comments on an Ethnographic Enigma », *Anthropos*, 78 : 1-16.

BEIDELMAN, T. O.

1995 Compte rendu de *The Nuer Prophets. A History of Prophecy from the Upper Nile in the Nineteenth and Twentieth Centuries*, D. H. JOHNSON, *Ethnohistory*, 42 (4) : 693-695.

BROC, N.

1988 *Dictionnaire illustré des explorateurs et grands voyageurs français du XIX^e siècle*, vol. I, *Afrique*, Paris, Éditions du Comité des Travaux historiques et scientifiques, ministère de l'Éducation nationale.

CASATI, G.

1891 *Ten Years in Ekuatoria and the Return with Emin Pasha*, 2 vols, s.l., Frederick Warne and Co.

CORIAT, P.

1939 « Gwek the Witch-doctor and the Pyramid of Dengkur », *Sudan Notes and Records*, 22 (2) : 221-237.

1993 [1931] « Notes on a Paper on the Nuer Read by Mr. E. Evans-Pritchard at a Meeting of the British Association for the Advancement of Science, September 1931 », in D. H. JOHNSON & P. CORIAT (eds.), *Governing the Nuer : Documents in Nuer History and Ethnography, 1922-1931*, Oxford, Jaso : 194-199.

DALY, M. W.

1995 Compte rendu de *The Nuer Prophets. A History of Prophecy from the Upper Nile in the Nineteenth and Twentieth Centuries*, D. H. JOHNSON, *The American Historical Review*, 100 (5) : 1640-1641.

D'ANTONIO, F. T.

1859 « Relation d'un voyage au fleuve Blanc », *Nouvelles Annales des Voyages*, IV : 5-53.

D'ESCAIRAC DE LAUTURE, P.-H.-S. COMTE

1853 *Le Désert et le Soudan*, Paris, J. Dumaine.

EVANS-PRITCHARD, E. E.

1934 « The Nuer : Tribe and Clan », *Sudan Notes and Records* (Cartum), 17 (1) : 1-57.

1969 [1940] *The Nuer. A Description of the Modes of Livelihood and Political Institutions of a Nilotic People*, New York-Oxford, Oxford University Press.

EVENS, T. M. S.

1995 « Colonial Romance Among the Nuer », compte rendu de *Governing the Nuer : Documents in Nuer History and Ethnography, 1922-1931*, *Current Anthropology*, 36 (2) : 385-385.

1996 « Messengers of Divinity in Nuerland », *Current Anthropology*, 37 (3) : 571-574.

GESSI, R.

1892 *Seven Years in the Soudan : Being a Record of Explorations, Adventure, and Campaigns Against the Arab Slave Hunters*, London, Sampson Low and Co.

VON HEUGLIN, M. T.

1869 *Reise in das Gebiet des Weissen Nil und seiner westlichen Zuflüsse in den Jahren 1862-1864*, Leipzig-Heidelberg, C. F. Winter'sche Verlagshandlung.

HUTCHINSON, S.

1996 *Nuer Dilemmas : Coping with Money, War and the State*, Berkeley, University of California Press.

JACKSON, H. C.

1923 « The Nuer of the Upper Nile Province », *Sudan Notes and Records*, 6 (1) : 59-107 ; 6 (2) : 123-189.

JOHNSON, D. H.

1981 « The Fighting Nuer : Primary Sources and the Origin of a Stereotype », *Africa*, 51 (1) : 508-527.

1982a « Tribal Boundaries and Border Wars : Nuer-Dinka Relations in the Sobat and Zaraf Valleys, c. 1860-1976 », *Journal of African History*, 23 (2) : 183-203.

1982b « Evans-Pritchard, the Nuer, and the Sudan Political Service », *African Affairs*, 81 (323) : 231-246.

1992 « Reconstructing a History of Local Floods in the Upper Nile Region of the Sudan », *The International Journal of African Historical Studies*, 25 (3) : 607-649.

1994 *The Nuer Prophets. A History of Prophecy from the Upper Nile in the Nineteenth and Twentieth Centuries*, Oxford, Clarendon Press.

JOHNSON, D. H. & CORIAT, P.

1993 *Governing the Nuer : Documents in Nuer History and Ethnography 1922-1931*, Oxford, Jaso.

LAURANCE, B. N., OSBORN, E. L. & ROBERTS, R. L. (EDS.)

2006 *Intermediaries, Interpreters, and Clerks. African Employees in the Making of Colonial Africa*, Madison, Wisconsin University Press.

SANTI, P. & HILL, R. (EDS.)

1980 *The Europeans in the Sudan 1834-1878. Some Manuscripts, Mostly Unpublished, Written by Traders, Christian Missionaries, Officials, and Others*, Oxford, Clarendon Press.

SELIM (QAPUDAN), B.

1842 « Premier voyage à la recherche des sources du Nil-Blanc, ordonné par Mohammed-Aly, vice-roi d'Égypte », *Bulletin de la Société de Géographie*, XVIII : 5-30, 81-106, 161-186.

STOCKING, JR., G. W.

1994 « The Emergence of British Social Anthropology », compte rendu de *Governing the Nuer : Documents in Nuer History and Ethnography, 1922-1931*, *American Anthropologist*, 96 (3) : 721-723.

STRUVE, K. C. P.

1907 « Sudan Intelligence Report n° 152 », The Sudan Archive, Durham University.

THIBAUT, G.

1856 *Journal de l'expédition à la recherche des sources du Nil (1839-1840). Journal de M. Thibaut publié par les soins de M. le Comte d'Escayrac de Lauture*, Paris, Arthur Bertrand Éditeur.

WERNE, F.

1848 *Expedition zur Entdeckung der Quellen des Weissen Nil (1840-1)*, Berlin, G. Reimer.

RÉSUMÉ

Cet article cherche à rétablir le statut guerrier des Nuer dans le débat anthropologique et historique, concernant la période coloniale, et remet en question les conclusions négatives de Douglas H. Johnson à propos de la dimension culturelle de la combativité. En 1839, lorsque les Nuer ont sacrifié un bœuf devant une flottille venue du Nord, les Égyptiens ont tiré sur eux, croyant à un geste d'agression. Mais cette méprise a-t-elle inauguré une succession de malentendus sur la disposition offensive de ce peuple ? Si c'est ce qu'affirme Johnson, un retour aux sources permet une interprétation alternative. L'article met en symétrie cet épisode et un autre, à quatre-vingt-dix ans de distance où intervient également un « bœuf de paix ». Les Britanniques ont tué cet animal en 1929, lors de la répression du mouvement prophétique nuer. Mais si Johnson cherche à contredire l'importance des prophètes en tant que meneurs de révolte, le présent article souligne que leur pacifisme était imbriqué dans l'idéologie guerrière.

ABSTRACT

Ox Peace. Douglas H. Johnson and the Nuer Violence. — This article seeks to restore the status of Nuer warrior in the anthropological and historical debate on the colonial period, and challenges the negative conclusions of Douglas H. Johnson about the cultural dimension of the fighting. In 1839, when Nuer sacrificed an ox to a fleet from the North, the Egyptians shot at them, thinking it as an act of aggression. But did the mistake inaugurated a series of misunderstandings on the offensive provision of this people? If that Johnson's assertion, a return to the sources allows an alternative interpretation. The article puts in symmetry this episode and another, ninety years later which also involved an "ox peace". The British have killed this animal in 1929 during the repression of the Nuer prophetic movement. But if Johnson seeks to contradict the importance of the prophets as leaders of revolt, this article points out that their pacifism was embedded in the ideology of war.

Mots-clés/Keywords : Nuer, Soudan, Evans-Pritchard, D. H. Johnson, bœufs, conflits ethniques, ethnographie coloniale, histoire de l'ethnologie, prophètes nuer/Nuer, Sudan, Evans-Pritchard, D. H. Johnson, ox, ethnic conflict, colonial ethnography, history of anthropology, Nuer prophets.